

**JUAN PABLO
VILLALOBOS**

**SI NOUS VIVIONS
DANS UN ENDROIT
NORMAL**

roman traduit
de l'espagnol (Mexique)
par Claude Bleton



ACTES SUD

“LETTRES LATINO-AMÉRICAINES”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le jeune Oreste vit au sommet d'une colline dans une bourgade mexicaine peuplée de vaches, de prêtres et d'ingénus qui croient aux fantômes, aux ovnis et aux miracles. Sa nombreuse fratrie, affublée de prénoms grecs par un père professeur d'éducation civique, se dispute tous les soirs les sempiternelles quesadillas préparées par une mère mélodramatique, acharnée à convaincre sa progéniture que la piteuse famille appartient à la classe moyenne.

Alors qu'une fraude électorale sème la zizanie dans le village, la disparition dans un supermarché des “jumeaux pour de faux” Castor et Pollux fournit à Oreste le prétexte rêvé pour entreprendre l'odyssée de sa vie et découvrir le vaste monde qui s'étend au pied de sa butte.

Louvoyant habilement entre peste et choléra (nationalisme populiste et catholicisme pathologique), l'auteur fige son pays dans une désopilante caricature pour stigmatiser les errements d'une société livrée au non-sens : corruption, violence, pauvreté, trafics en tout genre.

André Breton tenait le Mexique pour un pays surréaliste, on observe que ce serait là un moindre mal.

JUAN PABLO VILLALOBOS

Juan Pablo Villalobos est né à Guadalajara en 1973 et vit au Brésil. Son premier roman, Dans le terrier du lapin blanc (Actes Sud, 2011), a été traduit en quinze langues.

DU MÊME AUTEUR

DANS LE TERRIER DU LAPIN BLANC, Actes Sud, 2011.

Illustration de couverture : © Soasig Chamaillard

Titre original :

Si viviéramos en un lugar normal

© Juan Pablo Villalobos / Editorial Anagrama S.A., Barcelone, 2012

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03847-2

JUAN PABLO VILLALOBOS

Si nous vivions
dans un endroit
normal

roman traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Bleton

ACTES SUD

Pour Ana Sofia.

PROFESSIONNELS
DE L'INSULTE

— Va te faire voir chez ta salope de mère, connard, enfoiré de merde !

Je sais que ce n'est pas la meilleure façon de commencer, mais mon histoire et celle de ma famille sont pleines d'insultes. Si je veux vraiment raconter ce qui s'est passé, je vais être obligé de transcrire un tas de jurons où la mère est aux premières loges. Mais franchement, il n'y a pas moyen de faire autrement, car l'histoire est arrivée dans le patelin où je suis né et où j'ai grandi, Lagos de Moreno, dans Los Altos de Jalisco, une région qui pour ne rien arranger se trouve au Mexique. Laissez-moi vous dire deux mots sur ma ville, au cas où vous n'y auriez pas mis les pieds : il y a plus de vaches que de gens, plus de paysans que de chevaux, plus de curés que de vaches, et les gens croient dur comme fer aux fantômes, aux miracles, aux vaisseaux spatiaux, aux saints et à toute leur clique.

— Mais quelle bande de connards ! Ah, ces

enfants de salauds nous prennent vraiment pour des cons !

C'était mon père qui gueulait. Un professionnel de l'insulte. Il pratiquait à toute heure, mais la séance la plus intense, pour laquelle il semblait s'être entraîné toute la journée, se déroulait entre neuf et dix, à l'heure du dîner. Celle des informations. La routine nocturne était un mélange explosif : des quesadillas – sortes de galettes de maïs au fromage – sur la table et des politiciens à la télé.

— Foutus voleurs ! Politicards véreux de merde !

Comment croire que mon père était professeur de lycée ?

Avec cette gueule ?

Avec cette gueule.

Ma mère surveillait l'état de la nation derrière la plaque de cuisson en retournant les tortillas et en observant les montées de colère chez mon père. Mais elle n'intervenait que s'il risquait la syncope ou l'étouffement devant la succession d'indécences dialectiques proférées par le poste. Alors, ma mère lui administrait quelques tapes sonores dans le dos, fruits efficaces d'une longue pratique quotidienne, afin que mon père recrache sa bouchée de quesadilla et perde cette coloration violette qui, à sa plus grande joie, nous terrorisait. Enfoirée de foutue menace de mort non tenue.

— Allons, voyons, calme-toi, il va t'arriver quelque chose, grondait ma mère en lui prédisant

des ulcères gastriques et des crises d'apoplexie, comme s'il n'était pas suffisant d'avoir frôlé la mort subite à cause d'une combinaison mortelle de maïs industriel et de fromage fondu. Puis elle essayait de dédramatiser, de nous rassurer, contradiction typiquement maternelle :

— Laissez-le, ça le défoule.

Nous le laissions donc s'étouffer et se défouler, car dans ces moments-là on se concentrait sur la lutte fratricide pour les quesadillas, une bataille sauvage pour la défense de nos individualités : essayer de ne pas mourir de faim. Sur la table, il y avait une saloperie de trafic, seize mains, quatre-vingts doigts, qui rivalisaient pour s'emparer des tortillas. Mes adversaires étaient mes six frères, ma sœur et mon père, tous des technocrates hautement formés aux stratégies de survie dans une famille nombreuse.

La bataille était acharnée quand ma mère annonçait que les quesadillas étaient terminées.

— Elle est à moi !

— Non, à moi !

— Tu en as déjà mangé quatre-vingts !

— Ce n'est pas vrai.

— Ferme ta gueule !

— Je n'en ai eu que trois.

— Silence ! Vous m'empêchez d'écouter ! nous interrompait mon père, qui préférait les insultes télévisées à celles qu'on échangeait en direct.

Ma mère éteignait la lumière, abandonnait la plaque et donnait une quesadilla à chacun de

nous ; c'était sa vision de l'équité : ignorer les désaccords du passé et distribuer les dernières ressources à parts égales.

Le cadre des batailles quotidiennes était notre maison, qui ressemblait à une boîte à chaussures recouverte d'une plaque-plafond en amiante. Nous vivions là depuis le mariage de mes parents, enfin au départ c'étaient eux qui y vivaient, le reste arriva, expulsé de l'utérus maternel, un par un, et comme si cela ne suffisait pas, le dernier arriva par deux. La famille grandit, mais pas la maison, il fallut donc resserrer les matelas, les pousser dans les coins, les partager, pour tenir tous. Malgré les années, la maison avait toujours l'air en construction, par manque de finitions. La façade et les clôtures montraient sans pudeur la brique qui les constituait, et qui aurait dû être cachée sous une couche de ciment et un enduit, si on avait respecté les conventions sociales. Le sol avait été préparé pour y poser un carrelage, mais le processus n'avait jamais abouti. On trouvait le même genre de situation avec l'absence d'azulejos dans les endroits normalement prévus, la salle de bains et la cuisine. À croire que notre maison aimait bien se balader à poil, ou tout au moins habillée légèrement. Pour ne pas nous égarer, évitons de décrire trop précisément la précarité des installations électriques. Côté eau et gaz, il suffit de dire qu'il y avait des conduites et des tuyaux partout, et que certains jours il fallait puiser l'eau du puits avec un seau attaché à une corde.

Tout cela remonte aux années 1980, il y a plus de vingt-cinq ans, je passais alors de l'enfance à l'adolescence et de l'adolescence à la jeunesse, joyeusement conditionné par ce que d'aucuns appellent une vision bornée du monde : le système philosophique municipal. À l'époque, je pensais, entre autres choses, que toute personne et toute chose vues à la télévision n'avaient aucun rapport avec nous ni avec notre ville, qu'à l'écran les scènes se déroulaient dans une autre réalité, une réalité émouvante qui ne touchait et ne toucherait jamais notre morne existence. Jusqu'au soir où on connut une expérience effrayante à l'heure des quesadillas : notre ville tenait la vedette aux informations. Il se fit un silence si profond qu'on entendit en même temps le récit du reporter et la crispation des doigts sur les tortillas prêtes à être embouchées. Nous avions beau être surpris, nous n'allions quand même pas nous priver de manger ; si vous croyez qu'il est invraisemblable d'ingérer des quesadillas au milieu de la stupeur générale, c'est que vous n'avez pas grandi dans une famille nombreuse.

L'écran montrait alternativement deux images fixes, pendant que le reporter répétait en boucle que la mairie était occupée par les rebelles : la rue principale du centre bloquée par des montagnes d'ordures, que le présentateur appelait des *barricades*, et un pneu en flammes, drapé dans son inséparable et inévitable panache de

fumée. Je regardai alors par la fenêtre de la cuisine – notre maison est en haut de la colline de la Foutaise – et je vis la confirmation de la nouvelle donnée aux infos. Je repérai quatre, cinq nuages noirs, sinistres et puants, qui polluaient la vision de l'église illuminée. D'ailleurs, l'église à elle seule mérite un commentaire, un super tas maousse de pierre rose qu'on pouvait voir de partout dans la ville, bastion d'une armée de curés qui nous imposaient leur doctrine calamiteuse et arrogante.

La nouvelle étoffait les chuchotements entre mes parents, les coups de fil insistants des collègues de mon père – *Ici le professeur Truc, passe-moi ton père, Ici le professeur Machin, passe-moi ton père*. Tout bien considéré, j'aurais pu me passer des informations pour être au courant de l'actualité, mais je traversais l'étape suprême de l'égoïsme, celle de l'adolescence. Enfin, mon père interrompit le lynchage national de nos rebelles locaux par des gesticulations furibardes qui envoyaient promener des morceaux de pâte de tortilla.

— Qu'est-ce qu'ils pourraient faire d'autre, puisqu'on leur vole ces putains d'élections ? Ils ne veulent pas perdre ? Alors, qu'ils n'organisent pas ces putains d'élections et on arrêtera de se faire couillonner !

Ce même jour, un peu plus tard, une camionnette passa lentement devant la maison, nous réclamant par mégaphone interposé un acte

civique incompréhensible, qui consistait à renoncer à la rue et donc à nous enfermer. Jusqu'à nouvel ordre. Si cet avertissement arrivait jusqu'à la colline de la Foutaise, où il y avait très peu de maisons, séparées les unes des autres par de vastes espaces peuplés d'acacias épineux, c'était parce que l'affaire était mal barrée.

Ma mère se précipita à la cuisine et en revint toute larmoyante et chevrotante :

— Mon amour, annonça-t-elle à mon père – ce tendre début était toujours un prélude aux catastrophes –, il ne nous reste que trente-sept tortillas et huit cents grammes de fromage.

On abordait une phase de rationnement des quesadillas, ce qui eut pour effet de radicaliser les positions politiques des membres de la famille. Nous connaissions très bien les montagnes russes de l'économie nationale, reflétées par la consistance des quesadillas que notre mère nous servait. Nous avons même créé des catégories : quesadillas inflationnistes, normales, quesadillas-dévaluation et quesadillas de pauvre – dans l'ordre, de la plus opulente à la plus chiche. Les quesadillas inflationnistes étaient grosses, pour ne pas laisser moisir le fromage que ma mère avait acheté dans un moment de panique, en apprenant la nouvelle augmentation du prix de la nourriture et la perspective inquiétante de voir la note du supermarché passer des billions aux trillions de pesos. Les quesadillas normales étaient celles qu'on aurait dû manger tous les

jours si nous avions vécu dans un pays normal, mais dans un pays normal, nous n'en aurions jamais mangé, voilà pourquoi nous les appelions aussi quesadillas impossibles. Les quesadillas-dévaluation perdaient leur consistance pour des raisons plus psychologiques qu'économiques, c'étaient celles de la dépression chronique nationale – les plus courantes chez mes parents. Enfin, nous avions les quesadillas de pauvre, où la présence du fromage était purement littéraire : on déplaçait la tortilla et à l'emplacement du fromage fondu ma mère écrivait le mot « fromage » sur toute la surface. Ce que nous n'avions pas encore connu, c'était le chantage à la pénurie quesadillesque.

Ma mère, qui de sa vie n'avait jamais exprimé une opinion politique, prit le parti du gouvernement, exigeant l'anéantissement des rebelles et la réinstauration immédiate du droit humain à se nourrir. Mon père vantait les mérites du stoïcisme et répondait à ma mère que la dignité ne s'échangeait pas contre trois quesadillas.

— Trois quesadillas ? contre-attaquait ma mère, que le désespoir poussait à l'ironie féministe, on voit bien que tu ne fiches rien ! Cette maison a besoin au minimum de cinquante quesadillas par jour.

Pour accroître la confusion, mon père soulignait que les rebelles étaient des branleurs, mais qu'il les défendait malgré tout. Autrement, il aurait été un ingrat, car c'étaient eux, lors d'un

de leurs sporadiques mandats aux affaires, plus de dix ans auparavant, qui, dans un élan de populisme injustifié, avaient amené l'électricité et le téléphone sur la colline.

Les rebelles consacraient le plus clair de leur temps à crier "Vive le Christ-Roi" et à prier pour faire remonter le temps au début du xx^e siècle.

— Tout ce que demandent ces pauvres gens, c'est de mourir, mais ils ne savent pas comment s'y prendre, ils essaient de mourir de faim, mais ça prend du temps, voilà pourquoi ils aiment tant la guerre ! disait mon père pour nous expliquer que les rebelles ne négocieraient pas, qu'ils n'accepteraient aucun accord avec le gouvernement.

Nous les appelions *La bande du coq rouge*, parce que l'emblème de leur parti politique était un coq rouge, mais surtout parce que eux aussi – comme la plupart des partis – adoraient se donner des sigles imprononçables. Étant donné qu'aucun autre parti n'avait un coq bleu ou jaune, ce qui aurait constitué une source d'ambiguïté et aurait exigé l'ajout d'un adjectif, la parcimonie linguistique – autrement dit la flemme – nous poussait à les appeler simplement *La bande du coq*. C'étaient des paysans communaux, petits éleveurs, professeurs, toujours accompagnés par une cour fidèle de bigotes de diverses origines. Ils se faisaient appeler *sinarquistas*¹ et leur mission était de répéter les défaites de leurs aïeux, de leurs parents,

qui avaient fait la guerre dans les années 1920, quand le gouvernement avait décidé que les choses du ciel regardaient le ciel et celles de la terre regardaient le gouvernement².

Devant un tableau aussi émouvant, mes frères, ma sœur et moi-même – êtres semi-rationnels qui oscillons entre les quinze ans d'Aristote, l'aîné, et les cinq ans des jumeaux pour de faux, séparés les uns des autres de façon méticuleuse par des périodes de deux ans qui suggéraient un rythme sexuel troublant de mes parents – nous passions notre temps à mettre en scène des combats entre les rebelles et le gouvernement, sans ménager les coups. J'étais à la tête des rebelles, car Aristote tenait absolument à être le gouvernement, les forces de l'ordre, comme il disait. Dans nos batailles, c'était toujours le gouvernement qui gagnait, car Aristote exerçait déjà sa méthodologie fasciste qui combinait la riposte brutale et la subornation des opposants. Comme si cela ne suffisait pas, il avait toujours dans son armée les jumeaux pour de faux, qui ne s'étonnaient de rien, ne parlaient pas, ne bronchaient pas, ne sourcillaient pas, et se comportaient comme deux végétaux, or en général on ne peut obliger les végétaux à se rendre. Ils ressemblaient à deux fougères en pot, et nous savions qu'il suffisait de tendre la main et d'appuyer légèrement pour les blesser, ce que nous ne faisons jamais, car nous avons l'impression que les fougères ne pouvaient nuire à personne.

En revanche, j'essayais de m'imposer par mes talents rhétoriques, mais j'étais voué à l'échec, car personne ne me comprenait.

— Concitoyens : il est encore temps de s'éloigner de l'abîme profond, il est encore temps de revenir sur le droit chemin et de laisser à vos enfants l'héritage le plus précieux, à savoir la liberté, ses droits inaliénables et son bien-être ; vous pouvez encore leur léguer un nom honorable qu'ils évoqueront avec fierté, car ils éprouveront de l'attachement pour la révolution, de la répulsion pour la tyrannie – ainsi haranguais-je les miens, jusqu'au moment où Aristote en avait marre et interrompait mon discours en distribuant beignes et torgnoles.

Ça ne me servait à rien d'avoir remporté les jeux floraux de l'école pendant sept années de suite, en improvisant des pièces oratoires et en récitant des poèmes de divers auteurs, de moi ou anonymes. Les poèmes anonymes étaient parfois anonymes, parfois de moi et parfois de mon père, qui avait – de loin – plus de talent pour les grossièretés que pour les métaphores. Le degré de honte que me produisait leur lecture dénonçait la nature de leur auteur.

Du haut de notre position stratégique, sur la colline de la Foutaise, nous entendions parfois une détonation, une fusillade, ou bien nous détections de nouvelles fumées. Par les conversations téléphoniques de mes parents avec mes oncles, lesquels vivaient dans le centre, comme des gens

normaux, et pas dans une maison de la chingada, nous savions que ça n'aurait servi à rien de risquer une sortie, car tous les commerces étaient fermés. D'après mon père, les familles qui vivaient dans le centre étaient retournées vers le quatre-pattisme, ils se déplaçaient chez eux comme les chats, mangeaient couchés et dormaient sous les lits. Un tel talent pour le cirque permettait d'éviter les balles perdues, ce qui était un gaspillage de temps et d'énergie, considérant que tous sans exception nous devons mourir un jour.

En dépit de la précarité et des menaces d' inanition de ces journées, mon père fut grandement soulagé, car il pouvait enfin justifier sa décision d'ermite de construire sa maison à l'extérieur de la ville – et en haut d'une colline, il faut vraiment chercher les emmerdes ! Il ne cessait de dire que les habitants du centre-ville priaient et craignaient pour leur vie, alors que nous étions en sécurité : il ne nous arriverait rien, ce qui me conduisait à penser que nous finirions par être les seuls survivants, et que nous serions donc obligés de repeupler le désert – mon imagination était très marquée par les enseignements de l'Ancien Testament.

Deux jours après le début du conflit, les informations de vingt et une heures nous trouvaient dans la situation affligeante d'une quesadilla de pauvre par tête.

— Exactement comme à Cuba, se plaignait ma mère.

— À Cuba, il n’y a pas de quesadillas.

— C’est bien dommage pour eux, les malheureux, insistait ma mère en regardant par la fenêtre de la cuisine, espérant qu’on allait enfin bombarder la mairie.

Les envies d’holocauste de ma mère n’allaient pas se réaliser, mais presque : aux infos, le présentateur nous apprit qu’au même moment une flopée de flics antiémeutes envoyés de Guadalajara arrivait à Lagos pour rétablir la démocratie. Comme s’il s’agissait d’une liaison cosmique idiote, au même instant on entendit une rumeur lointaine et on se précipita à la fenêtre, qui montrait les événements de la ville sous une excellente perspective, quoique légèrement voilée par un rideau. On l’écarta pour voir plus clair et on assista au défilé cahotant des camions, tout en bas, dans l’avenue qui menait dans le centre.

— C’est ça ! Pourrissez-les ! C’est sûrement le meilleur moyen de régler le problème, comme s’ils étaient des chiens enragés, connards, fils de pute ! gueulait mon père, tandis que maman le tirait par le coude pour lui rappeler la décence du mutisme, au cas où les policiers dotés de superpouvoirs l’auraient entendu.

On veilla très tard, car le spectacle de sons et lumières valait vraiment la peine. Mon père se résigna finalement au silence et à la tristesse, il se contentait de nous caresser la tête à tour de rôle, mais au lieu de nous calmer cela nous

angoissait, car il était tellement captivé par sa tendresse qu'on avait l'impression que la fin du monde était imminente.

— C'est quoi, ça ?

— Des balles, répondait mon père, opposé à toute tentative d'édulcorer la réalité.

— Ils vont les tuer, papa ?

— Non, c'est juste pour les effrayer, s'empres-
sait d'expliquer maman, connaissant la réponse
que mon père nous donnerait : *c'est à ça que sert
la police, à nous tuer*, ou un truc de ce genre.

— Et que vont-ils faire des rebelles ?

— On va les mettre en prison et les...

— Et les relâcher, quand ils se seront repen-
tis du mal qu'ils auront fait.

— Non, non, non ! Ils n'ont rien fait de mal,
on leur a volé les élections, ils ont le droit de
protester.

— Les enfants ne peuvent pas comprendre.

— Les enfants sont assez grands et peuvent
distinguer ce qui est mal.

— Tu vas tout leur mélanger.

— Il vaut mieux mélanger que tromper.

Au petit matin, quand la ville retomba dans
le silence, ma mère, forte de ses connaissances
guerrières, puisa dans nos dernières réserves pour
préparer des quesadillas-déévaluation.

— Demain à la première heure, on va à la bou-
tique, dit-elle à mon père, qui refusa de manger
la quesadilla et demie qui lui revenait, et qu'on
partagea en sept parts.